

## Études littéraires africaines

FARAH, Nuruddin, *Yesterday, Tomorrow, Voices from the Somali Diaspora*, New York, Cassell, 2000, 198 pp.

Guillaume Cingal



Numéro 10, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041946ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041946ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cingal, G. (2000). Compte rendu de [FARAH, Nuruddin, *Yesterday, Tomorrow, Voices from the Somali Diaspora*, New York, Cassell, 2000, 198 pp.] *Études littéraires africaines*, (10), 66-68. <https://doi.org/10.7202/1041946ar>

ne citer que les exemples les plus évidents (il y en aurait bien d'autres). En fait, je ne pense pas que l'on puisse exorciser la honte d'un vécu colonial et d'un demi-siècle d'apartheid en mettant en avant un pseudo devoir de repentance qui viendrait s'exprimer par des images détériorées de la femme et par des allégories canines. Pourquoi une telle facilité de la part d'un fin critique (*White Writing : on the Culture of Letters in South Africa*), d'un écrivain habituellement si exigeant vis-à-vis de sa propre écriture et de celle des autres ? Pourquoi ce désir de sombrer soudainement dans une vulgarité des plus plates, de se laisser aller à propos de ce qui se passe effectivement en ce moment dans son pays (une criminalité dont les femmes sont les premières victimes) à un tel défilé de clichés ? Serait-il saisi par un démon tardif de la facilité ? Pourquoi Coetzee tombe-t-il dans le mélodrame et le réalisme le plus plat, après les avoir lui-même dénoncés, et alors que depuis quelque temps déjà, nombre d'écrivains sud-africains de tout bord, d'Albie Sachs à Njabulo Ndebele, ont demandé qu'on y renonce dans cette période post-apartheid ? Pourquoi Coetzee choisit-il cet instant pour faire exactement le contraire ? Eprouverait-il quelque lassitude à se livrer à ce qui faisait la très grande qualité de son œuvre, à savoir un art consommé de la métaphorisation ?

Je ne doute pas que les fervents admirateurs de l'auteur de *En attendant les Barbares* (dont je fais néanmoins partie) tenteront de démontrer qu'il faudrait situer la lecture de ce roman à un autre niveau, et qu'il s'agit d'une nouvelle étape dans l'évolution de son œuvre, que celle-ci était déjà perceptible dans *Age of Iron* ou bien dans *The Lives of Animals*. Pourquoi pas ? Mais je leur souhaite bien du plaisir.

■ Jean SÉVRY

#### SOMALIE

■ FARAH, NURUDDIN, *YESTERDAY, TOMORROW, VOICES FROM THE SOMALI DIASPORA*, NEW YORK, CASSELL, 2000, 198 PP.

Depuis que Farah a reçu le Neustadt International Prize en 1998 et que les médias occidentaux (en particulier outre-Atlantique) lui ont enfin accordé la place qui lui revient, tout nouveau livre fait figure d'événement. Le dernier en date était particulièrement attendu, Farah ayant depuis longtemps annoncé qu'il écrivait "un livre sur les réfugiés".

Ce n'est donc pas un roman, mais un ouvrage inclassable, à la frontière entre l'essai et le livre de témoignage. Il paraît dans la collection que dirige depuis peu Bruce King aux éditions Cassell : le titre de cette collection ('Literature, Culture and Identity') va comme un gant à ce nouvel opus de Nuruddin Farah.

Essai ? Témoignage ? Autobiographie voilée ? Il s'agit surtout d'un remarquable travail d'enquête, dans la mesure où Farah a interrogé plu-

sieurs centaines de Somaliens de par le monde avant de livrer le fruit de ces entretiens... et ses propres réflexions sur la question des réfugiés, sur la désintégration de l'Etat somalien, sur l'aide européenne et la politique des pays d'accueil. Certains passages sont franchement autobiographiques : le premier chapitre raconte sa visite au camp de réfugiés de Mombasa, où il a une conversation avec sa sœur, puis avec son père ; l'"Interlude" reprend le texte d'un article publié il y a peu<sup>1</sup> et explique comment Farah s'est retrouvé en exil malgré lui, en 1976.

On l'aura compris, Farah est plus clairement présent dans ce livre que dans ses romans. Même si les entretiens ont été menés de façon rigoureuse (comme il s'en explique dans la préface, en assumant sa dette à l'égard de sa femme, Amina Mama, sociologue de formation), le livre, lui, cherche à trancher et à proposer des hypothèses qui ne sont en rien des compromis "impartiaux". L'enquêteur est à la fois neutre dans son écoute et partial dans sa réécriture, d'où un livre polysémique, où la parole est vraiment donnée à tous, et où plusieurs points de vue s'expriment (d'où le sous-titre : "voices"). L'objectif du livre est de ne pas laisser se perdre les voix des réfugiés somaliens et de lutter contre le chaos politique et idéologique dans lequel se trouve la Somalie : "I wish somehow to impose a certain order on Somalia's anarchy, in syncopated assumption of the wisdom that the person whose story is told does not die." (Préface, p. viii).

La lutte contre le chaos, Nuruddin l'a menée sur tous les fronts, en rendant visite à des réfugiés somaliens au Kenya, en Suisse, en Italie, en Suède, en Grande-Bretagne, et en restant à l'écoute de ces témoins d'une nation naufragée. Dans les premiers chapitres, les témoignages des réfugiés rencontrés au Kenya au début des années 1990 lui permettent de dresser un tableau tout en nuances, mais sans aménité, de la dégradation progressive des conditions de vie à Mogadiscio. Ainsi qu'il l'écrit, Mogadiscio est passée, en l'espace de quelques jours, de l'état de cité cosmopolite à la barbarie la plus insensée.

Après un 'Interlude' théorique et autobiographique qui se situe (de manière tout à fait inhabituelle dans l'œuvre de Farah) dans le premier tiers de l'essai, les chapitres 6 à 17 se concentrent sur les cas des Somaliens exilés en Europe : le cas le plus pathétique semble être celui des Somaliens de Suisse, qui doivent faire face à des autorités gouvernementales d'une duplicité effroyable. Une fois encore, Nuruddin insiste sur les figures féminines, qui se débrouillent souvent mieux que les hommes, que l'abandon abrupt des formes de socialisation clanique a désarmés ; ainsi, en Italie, l'écrasante majorité des hommes attend, dans l'oisiveté la plus totale, le retour des filles, des femmes ou des sœurs. Comme le suggère Nuruddin, cette prise de pouvoir est une nouvelle forme, ambiguë et complexe, d'exploitation.

<sup>1</sup> 'Bastards of Empire', in *Transition*, n° 65, pp. 26-35.

Un des traits marquants de ce bel ouvrage (qui, espérons-le, saura toucher un public ni avide de romans ni vraiment informé du calvaire des Somaliens exilés) est la présence de Nuruddin lui-même, qui, souvent fuyant, en retrait, à l'écoute des autres, s'immisce parfois, à la faveur d'une anecdote autobiographique, d'un jugement audacieux ou d'une métaphore judicieuse. Il réussit la prouesse d'écrire à la fois un essai remarquable et une œuvre littéraire qui ne souffre nullement de la comparaison avec ses romans.

■ Guillaume CINGAL

#### AFRIQUE DU SUD

■ KROG ANTJIE, *COUNTRY OF MY SKYLL*, LONDON, VINTAGE BOOKS, 1999, 454 p.

Antjie Krog était jusqu'ici surtout connue en tant que poétesse de grand talent avec des recueils comme les *Jerusalemangers* (1985) ou par son *Lady Anne* (1989) où l'on trouvait une sorte de manifeste littéraire consistant à s'interroger, à se demander si "en face de tant d'injustice", à un moment où le pays "tombe en ruines", écrire de la poésie et de belles choses ne serait pas un luxe indécent, voire un mensonge par rapport à la réalité.

Sa participation en tant que journaliste à la SABC (radio et télé sud-africaines), accréditée auprès de la Truth & Reconciliation Commission va provoquer un véritable trauma dans sa vie personnelle et va donner naissance à ce livre profond et émouvant, qui se situe à des lieues du simple témoignage. On se souvient comment, après les élections de 1994, cette commission avait été chargée d'enquêter sur les atteintes aux droits de l'homme perpétrées sous le régime de l'apartheid entre 1960 et 1993. Son retentissement a été énorme car pendant plus de deux ans, presse, radio et télé se sont relayées pour rendre compte de ses travaux. A l'étranger, nombre de pays ont bien senti l'importance de cet accomplissement d'un devoir de mémoire : que se serait-il passé si au lendemain de la deuxième guerre mondiale, l'Allemagne de l'Ouest, le Japon ou la France avaient effectivement mis en place une pareille commission qui peut accorder une amnistie à condition que l'on vienne témoigner des horreurs auxquelles on a pu participer ? Nous n'avons toujours pas purgé notre mémoire collective à propos de cette période ou de la guerre d'Algérie, c'est-à-dire de tout un passé colonial qui nous laisse encore dans des silences honteux. Et dans le cas de l'Afrique du Sud, le spectre d'une vengeance collective hante toujours les mémoires : la littérature blanche en témoigne abondamment.

Antjie Krog a bien conscience de ces enjeux et elle ne nous cache pas, en tant qu'Afrikaner, qu'elle est taradée par une question lancinante : "Comment avons-nous pu faire pour perdre ainsi notre humanité ?"